GENÈVE

Année XXVII - N° 978 - 24 JUILLET 1937

# LE RÉVEIL anarchiste

**Politique démocratique et sociétaire : Angleterre, France et Russie renvoient l'Espagne de Genève à Londres où elle n'est pas représentée et ses ennemis font la loi.**

REDACTION ET ADMINISTRATION : Rue des Savoises, 6 GENÈVE

PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS — Le numéro : 15 centimes

COMPTE DE CHÈQUES POSTAUX Le Réveil, No I. 4662. Genève

SUISSE ET UNION POSTALE Abonnement : Une année, fr. 5.— Six mois, fr. 2,50

## Le „coup de chien" d'Albion

Ça ne pouvait manquer!

Blum n'étant plus le président du Conseil de cabinet du Front populaire, il se trouva, comme par hasard, que la France allait enfin parler clair. On lui prêtait l'intention de se soustraire à l'ignominie de la « non-intervention ». Elle se soustrairait enfin à cette mesure odieuse dont Blum s'était fait lui-même l'instigateur sous les conseils diplomatiques et perfides du Foreign Office. Celui-ci avait trouvé l'homme rêvé qui se chargerait de l'ignoble responsabilité que le gouvernement de Sa Majesté ne tenait guère à assumer. Et ô bonheur inouï! cet homme était le leader socialiste français, le chef d'un gouvernement de Front populaire, tout ce qu'il y a de plus de gauche!

Cette fois donc, la France avait décidé de ne plus tolérer que sa frontière pyrénéenne fût contrôlée par des officiers étrangers, du moment que le Portugal refusait que quelques Anglais pussent feindre de surveiller certains points, d'ailleurs très distants, de sa frontière avec l'Espagne.

On allait même jusqu'à dire que la France entendait rétablir avec l'Espagne les relations auxquelles sa propre signature l'engageait au bas d'un traité de commerce. Elle allait se laver de l'injure qu'on lui faisait d'avoir imité le chancelier Bethmann-Hollweg dans sa théorie de chiffons de papier: *Fetzenpapiere!*

Oui da, mes amis, mais vous ne comptez guère avec Messieurs les Anglais, j'entends ceux des fils de John Bull qui détiennent aujourd'hui le pouvoir.

Qu'on me taxe de pessimiste, ça m'est bien égal, mais je sentais qu'à Londres un nouveau sale coup se préparait. Et d'ailleurs toutes les craintes que jusqu'ici j'ai ressenties de ce côté-là, ne se sont, hélas! trouvées que trop justifiées.

Rappelez-vous l'incident Grandi au Comité de Londres: l'Italie fasciste ne retirerait pas un seul de ses « volontaires » avant que le général Franco n'eût remporté une victoire écrasante. Il parlait un peu fort évidemment, pourtant c'était bien ainsi que l'entendaient les conservateurs anglais. Seulement il n'était pas absolument nécessaire de le crier comme ça. Nous sommes là, nous les Anglais, mais s'il vous plaît, ne cassons pas les vitres avec un tel fracas. Bref, on était un peu gênés.

Alors le radical Delbos, le ministre des affaires étrangères, alors dans le cabinet Blum, se sentit un peu de courage et voulut montrer qu'il était au gouvernement de Front populaire pour quelque chose. Dans une audience diplomatique il eut, paraît-il, quelques paroles qui ne manquaient pas « d'énergie ». L'ambassadeur de Sa Majesté était bien là, mais il resta aussi muet qu'une carpe et plus fermé qu'un sphinx.

Patatras!

Deux jours plus tard, tous les journaux du monde publiaient une information de Londres qui voulait dire que l'Angleterre n'était pas du côté de la France dans cette affaire.

C'était le grand croc-en-jambe. La France diplomatique roula à terre, se releva, s'essuya et s'en fut sans plus rien dire. On est bien obligé, n'est-ce pas, d'être poli quand on n'ose pas faire autrement.

Il était nécessaire de rappeler ce point d'histoire pour situer convenablement le nouveau vilain tour des Eden, Plymouth, Chamberlain et autres divers conservateurs anglais.

Ces chevaliers du coffre-fort et de la mômerie d'outre-Manche ont décidé qu'ils n'avaient rien à refuser à Franco, ni à Mussolini et encore moins à Hitler. Franco avait eu le toupet de demander qu'on lui accordât la qualité de belligérant et sa demande avait été immédiatement fort appuyée par les deux chefs fascistes de Rome et de Berlin.

Alors Eden, Plymouth, Chamberlain et Cie se sont écriés entre eux:

« Comment donc! Mais rien n'est plus juste! Franco aura son droit de belligérance. On ne peut décemment le lui refuser. Ne travaille-t-il pas pour notre cause, tout en ayant le bon goût de n'en rien dire, et même à l'occasion de feindre de nous en vouloir! »

Donc le général « Pitimini », comme on l'appelle en Espagne républicaine, le général traître et félon, le parjure, l'assassin des femmes, des vieillards et des enfants, le fusilleur des hommes sans défense, ce brave général-là aura sa bonne petite belligérance. Ainsi en ont décidé les Eden, les Plymouth, les Chamberlain et autres...

Il y a bien la condition du retrait des volontaires étrangers des deux armées en présence.

Le bon billet!

Franco en a reçu plus de 100,000. On en compte 20,000 au plus du côté des gouvernementaux.

Alors une nouvelle et ignoble farce va encore se jouer. Il suffira que l'exode des « volontaires » de Franco ait « commencé » pour qu'immédiatement la belligérance soit reconnue au traître Franco. De sorte que lorsque celui-ci se sera débarrassé de quelque 150 ou 200 bouches inutiles qu'il fera passer pour des volontaires étrangers, on lui accordera ce qu'il demande.

Alors les Eden, les Plymouth, les Chamberlain, énergiquemnt soutenus par leurs acolytes Mussolini, Hitler et par les larbins qui leur font la cour, exigeront férocement que les 20,000 volontaires gouvernementaux évacuent le sol espagnol.

Quant à la centaine de mille qui se trouve du côté de Franco, vous croyez que les Eden, les Plymouth, les Chamberlain feront mine de croire à leur existence? Et croyez-vous que Franco se prêterait à leur départ? Ayant renvoyé 200 bouches inutiles, il aura sa belligérance, et d'ici là de nombreux apports de matériel de guerre fasciste et naziste auront encore accru sa supériorité d'armement!

C'est là ce qu'ont bien compris les Eden, les Plymouth, les Chamberlain et autres...

Mais ce qu'il y a d'écœurant, je dis d'écœurant à vomir, c'est que toutes ls nations représentées au Comité de Londres ont accepté les propositions anglaises comme base de discussion. Aucune ne s'est catégoriquement opposée à l'odieux octroi de la belligérance au traître Franco.

On dira tout ce qu'on voudra. Je souhaite ardemment que l'Espagne de la Liberté sorte victorieuse des embûches d'Albion.

Mais pour ce qui est de la pauvre France, je lui dis que c'est son abaissement qui se joue, son déclin, sa perte: *Finis Galliae.*

Il faudra y revenir.

L. GABEREL.

P.-S. — J'ai dû interrompre mes articles depuis plusieurs numéros. On fait peu, mais on fait ce qu'on peut quand la maladie ne vient pas vous terrasser. L. G.

### La prêtraille.

Après que pendant quatre-vingts jours de massacres de non combattants et de destructions de localités avaient eu lieu sans que le vieux prêtre infâme n'en souffle mot, une fois Bilbao prise, il a chargé nous ne savons quel cardinal ou évêque à Burgos d'intervenir auprès du général Franco pour que celui-ci apporte la plus grande modération dans les opérations militaires du secteur de Biscaye, où il se trouve en présence d'une population et d'un clergé catholiques.

C'est donc une modération ne s'appliquant qu'aux catholiques et au clergé, avec un retard d'ailleurs de trois mois! Disons — ce sont les journaux espagnols qui nous l'apprennent — que les curés de Bilbao se sont tous mis immédiatement au service de Franco, l'assassin de leur patrie.

Et les pauvres Espagnols sont obligés de reconnaître que *curas* de Burgos ou *curas* de Bilbao se valent. C'est pourquoi un ministre basque s'agite pour rétablir la « liberté des cultes », la liberté des trahisons les plus sanglantes contre le peuple

## LEURS RESPONSABILITÉS

M. Blum a bien voulu déclarer qu'il prend toutes les responsabilités en ce qui concerne la question espagnole, et il a ajouté:

*Ce qui doit prévaloir dans vos esprits, c'est que la guerre généralisée n'a pas éclaté depuis un an, bien que nous l'ayons frôlée. Non-intervention égale mensonge, soit, mais mensonge qui nous a permis de préserver la paix. Le peuple de France l'a compris. Cependant la frontière franco-espagnole ne sera plus contrôlée si le difficile compromis que l'on cherche à Londres n'est pas trouvé. Cela, mes camarades du gouvernement et moi-même nous le ferons maintenir, mais je n'en sais pas moins que cela signifie que nous entrons dans une période d'autant plus grave.*

Conclusion: la paix ne pourrait plus être sauvée que par le mensonge, qui laisserait croire que l'Italie et l'Allemagne ne font pas la guerre à l'Espagne, tandis que le contraire est archiprouvé.

L'interdiction d'exportation d'armes existait avant le contrôle et elle subsistera après, comme la diplomatie française l'a hautement déclaré, si bien qu'en réalité il n'y aura rien de changé. La France du Front populaire attendra en toute tranquillité l'écrasement de l'Espagne du Front populaire, parce qu'ainsi l'aura voulu un gouvernement à direction socialiste.

Pour ce qui est du « difficile compromis » de Londres, rappelons que M. Yvon Delbos avait hautement déclaré à la Chambre française que pour lui un seul gouvernement espagnol existait; or, le compromis est basé avant tout sur la reconnaissance effective de deux gouvernements espagnols. Première reculade.

Deuxième reculade. M. Blum avait affirmé à une réunion socialiste qu'il avait déjà su dire non et qu'il saurait à l'occasion le dire encore. Il s'agissait de fortifications allemandes au Maroc. Or, des journaux anglais, non démentis, viennent d'affirmer avec force détails que ces fortifications sont achevées ou vont l'être, et il n'est plus question d'un non français.

Cela va réjouir certains pacifistes pour lesquels s'opposer à des fortifications, c'est être impérialiste, tandis qu'en les laissant construire la paix n'en est que mieux assurée. Combien M. Léon Blum a raison de dire que nous pataugeons en plein mensonge.

Savez-vous maintenant comment Léon Nicole commente l'attitude de M. Léon Blum et de son parti? Lisez plutôt:

*Il appartenait à la France et au grand Parti socialiste français S.F.I.O. de montrer à nouveau aux peuples le chemin de leur libération. Après tant d'échecs, de défattes et d'abandons, l'Internationale ouvrière socialiste va connaître, par la décision du Congrès de Marseille, une sorte de résurrection. Il y a des miracles, parfois, en politique; ils seront toujours possibles aussi longtemps qu'il y aura des hommes capables de demeurer fidèles à un idéal et de conserver la foi et la confiance dans la cause qu'ils ont juré de défendre.*

A moins d'être d'une mauvaise foi révoltante, M. Blum a dit qu'on ne changerait rien à ce qui avait été fait jusqu'à présent. *Le Travail*, lui-même, annonce jour après jour, l'arrivée de soldats allemands et italiens avec un armement formidable, ce qui ne l'empêche pas d'annoncer que « le monde va changer de base », qu'un miracle s'est opéré, alors que M. Blum et avec lui tous les élus, pas un exclu, sont bien décidés à continuer la politique d'échecs, de défaites et d'abandons.

Avec des ennemis qui continuent ainsi à se nourrir d'illusions et en nourrir les autres, le fascisme ne pourra que vaincre. Parions que la faute de tout le mal sera rejetée sur les anarchistes, contre lesquels, les communistes, désormais maîtres du pouvoir à Valence et à Barcelone poursuivent une œuvre odieuse de persécution, qui affaiblissant la force la plus vigoureuse, combative et décidée, sert admirablement à hâter la victoire du fascisme.

Staline pourra dire à l'Angleterre qu'il l'a aidée dans son jeu perfide, la dépassant encore en perfidie.

### Solidarité

Sous le titre « Nous réclamons la solidarité; les leçons de principes sont de trop », nos camarades de *Tierra y Libertad* écrivent amèrement:

*Avec des articles sur les principes que n'ont jamais cessé d'aimer les hommes de la Fédération Anarchiste Ibérique et de la Confédération Nationale du Travail; avec de dures critiques et de mordantes allusions aux « déviations » de l'anarchisme espagnol; avec des mots et des mots stériles avec lesquels on gagne des batailles à des milliers de kilomètres de nos fronts de lutte; avec des attitudes de gardiens purs de nos idées, camarades qui êtes en d'autres pays, vous jouez un triste, un pauvre rôle. Nous donnons notre vie, nous donnerons la vie de nos hommes et femmes pour abattre le fascisme. Nous ne voulons pas être victimes de l'erreur qui amena le prolétariat d'Italie et d'Allemagne à la déroute. Nous luttons pour la Révolution. Notre passé, notre sacrifice présent, nos affirmations proclamant bien haut notre idéal ne vous suffisent-ils pas? Cet idéal nous le servons au moyen d'une réalité qui ne s'affronte et ne se résoud pas par des coups désespérés, mais en opposant des armes à des armées puissantes et en tenant compte que notre difficile initiation transformatrice ne peut aboutir à un monde nouveau qu'avec notre triomphe sur le fascisme. Nous n'avons pas besoin de prêtres nous rappelant les principes. Nous avons une autorité morale et une force suffisante pour nous en passer. Si l'on n'est pas capable de nous prêter une solidarité plus effective, si l'on n'est pas capable de nous juger en rapport avec les armes nécessaires à faire face à l'ennemi, si l'on n'est pas capable de nous suivre dans la lutte, nous disons: La Révolution et l'Anarchisme exigent aujourd'hui des faits, de l'action et du sacrifice; les leçons gratuites de principes sont de trop. Ni la F.A.I. ne la C.N.T. n'en ont besoin. Est-ce compris?*

Nous reconnaissons aussi que si nos camarades de là-bas, bravant tous les dangers, ont le droit de formuler des critiques, ceux de l'étranger qui — avouons-le — n'ont pas fait grand'chose et auraient pu faire davantage pour la cause de l'anarchisme, doivent se montrer réservés en jugeant une situation infiniment complexe. Une constatation avant tout: il fallait évidemment chercher l'entente la plus large possible, et si dans cette recherche nos camarades ont été dupes, comme il était impossible d'agir autrement au point de vue anarchiste, nos principes auraient été sacrifiés davantage par les solutions de force et d'autorité. D'ailleurs, sans l'odieuse intervention stalinienne, contre laquelle nombre de socialistes aussi ont protesté, la situation de l'arrière et du front serait infiniment meilleure. L'histoire impartiale, lorsque tout pourra être dit, l'établira.

### Résumé de la situation.

*Le voici tel que Louis de Brouckère l'expose:*

La politique que les puissances démocratiques ont suivie tout au long de l'affaire espagnole n'a pas même l'excuse du succès. Elle n'a pas réfréné l'insolence des dictatures fascistes; elle a bien au contraire exalté celle-ci jusqu'au point où elle est devenue insupportable aux plus timides. Elle n'a point atténué l'âpreté de la lutte armée dans la péninsule, elle a prolongé le carnage et multiplié les souffrances. Elle n'a point diminué les chances d'une guerre générale, mais nous en a rapproché. Jamais l'ordre européen n'a sombré dans une telle confusion, et faute d'avoir voulu défendre le droit par des mesures de police internationale, les nations se trouvent devant le péril imminent de devoir défendre, les armes à la main, leur propre existence.

# Cahier d'un milicien dans les rangs de la C.N.T.-F.A.I.

Le 1er septembre 1936, nous arrivons à Port-Bou, première station espagnole. Des hommes sont là de garde et l'on est un peu émotionné en pénétrant dans ce pays complètement étranger pour nous. Notre cœur se serre à la pensée que l'on peut être refoulés. Cet émoi, heureusement, est vite passé, en voyant les visages accueillants des douaniers espagnols. On avance avec courage, nos valises à la main, au devant de ces hommes en armes. Un lieutenant, je crois, sort du groupe et dans un français très correct nous demande nos papiers et le but de notre voyage. Après une brève explication, il délègue un homme en civil qui semble nous attendre et qui nous conduira à l'hôtel. Des enfants s'emparent de force de nos valises et nous remarquons qu'un sourire de reconnaissance est sur toutes les lèvres des passants qui nous dévisagent avec curiosité. Il n'y a pas besoin de dire ce que l'on vient faire, tous l'ont déjà deviné. Nous arrivons devant l'hôtel, où l'on attendra avec impatience le train qui nous transportera dans cette merveilleuse et attirante Barcelone. Là on nous sert à manger et à boire et je suis stupéfait d'autant d'abondance, car les journaux de chez nous disent et répètent chaque jour que l'on y crève de faim. Après ce copieux repas, on nous fait voir nos chambres où nos valises nous y ont déjà précédés. Tout confort moderne, eau froide et chaude, chambre de bains, téléphone et balcon sur la mer. Je crois être transporté dans un de ces rêves de prince charmant, mais je suis obligé d'en convenir en regardant mes camarades qui, eux, essaient de la main la douceur des lits. Nous redescendons et notre guide nous demande si on a besoin de ses services, car on ne sait pas un « traître » mot d'espagnol. On saisit l'offre généreuse et il nous conduit enchanté de nous tenir compagnie. A la terrasse d'un grand restaurant où l'on s'arrête, il nous présente à ses amis qui savent le français. On nous fait goûter diverses spécialités: café, anis, muscatel, etc., et tout en causant on se laisse bercer par la musique langoureuse d'un orchestre. A 11 heures, un milicien vient nous avertir que le train partira le lendemain à 5 heures et c'est en se réjouissant que l'on va coucher, après avoir remercié notre guide qui a tout payé et qui ne veut même pas que l'on dise merci, mais « salud ».

La peur de manquer le train nous réveille déjà à 4 heures et l'on est déjà habillés quand on vient pour nous réveiller. Un bon déjeuner nous est servi et l'on fait nos adieux à tous ces braves gens qui nous ont fait un si chaleureux accueil. Nous arrivons à la gare, là encore stupéfaction: de grandes banderoles rouges et noires de la C.N.T. et de la F.A.I. décorent les quais, wagons et locomotives. Tout de suite on comprend que les organisations ouvrières ont pris en mains l'exploitation des chemins de fer qui étaient, avant la révolte du 19 juillet, propriété d'entreprises privées et dont les actionnaires ont fui avec le traître Franco. On traverse plusieurs modestes villages et sur la route qui longe la voie ferrée on voit des barricades, témoins des luttes récentes. Les paysans nous saluent en chantant l'*Internationale* et des hymnes révolutionnaires. Plus on approche de la capitale de la Catalogne, plus on remarque de mouvement. Enfin nous voilà aux premières maisons et jusqu'à la gare les passants nous saluent et crient de joie. Aux fenêtres des maisons, les femmes et les enfants agitent des drapeaux rouges et noirs, C.N.T.-F.A.I.

Le train stoppe doucement et nous voilà sur le quai où règne une animation formidable. Des hommes, fusil à la main, surveillent les portes. Ils sont habillés d'une « grelotte », espèce de costume salopette, chaussés d'espadrilles noires et blanches et coiffés d'un ravissant petit bonnet de police rouge avec les lettres C.N.T.-F.A.I. Ceci a le don de faire briller nos yeux de convoitise et chacun se réjouit de revêtir ce costume révolutionnaire si simple, qui n'a rien de militaire et qui nous donne bien l'allure de travailleurs. On nous demande nos papiers et après un très rapide contrôle un milicien nous montre le chemin de la sortie et nous conduit en ville pour y être restaurés. Je suis un peu surpris, comme mes camarades d'ailleurs, de voir une circulation aussi intense. Ce ne sont que de longues files de véhicules auxquels sont fixés des drapeaux et où ont été peintes en vitesse ces lettres déjà vues partout: C.N.T.-F.A.I., U.G.T., P.S,U,C, et P.O.U.M. Les tramways, les camions et autocars arborent presque tous des drapeaux C.N.T.-F.A.I. Nous arrivons place Catalogne, oc nous voyons le bâtiment du Parti socialiste unifié catalan décoré avec de grandes toiles représentant Lénine et Staline. Une pancarte d'au moins 200 m² est suspendue à travers une rue, mais nous ne pouvons pas en lire l'inscription espagnole. Cependant les grandes lettres C.N.T.-F.A.I. nous font comprendre que c'est un appel au peuple. On nous prie de nous reposer un peu à la terrasse d'un restaurant et on nous demande à quel parti politique nous appartenons. Comme nous nous réclamons d'organisations syndicales, c'est avec elles qu'on ira et on nous conduit à un hôtel de cette belle Rambla, aussi renommée que la Cannebière. Là on nous sert des apéritifs et un copieux repas bien arrosé de ce bon vin d'Espagne. Puis, nous sommes invités à aller prendre le café dans un autre restaurant. Ensuite il faut monter à la caserne avec un grand autocar à deux étages. Nous traversons une multitude de rues et partout ce sont de grands amplificateurs qui donnent des nouvelles ou qui jouent des airs révolutionnaires. Nous arrivons devant la caserne de Pédralbes, rebaptisée par nos camarades Bakounine. C'est un monstre d'architecture et on a l'impression que l'on rentre au palais de la Société des Nations, tant il y a de luxe. On va au Comité français et un camarade nous mène dans la chambre, que l'on occupera quelques jours, en attendant d'être armés pour monter au front. Cette chambre est assez grande, environ 50 lits, mais une odeur étrange et fade y règne. Des taches brunes sur les planelles me font demander à des camarade s'il s'agit de taches de sang. On s'empresse de nous renseigner et l'on apprend en quelques minutes comment cette caserne est tombée entre les mains de la C.N.T. et de la F.A.I. Les officiers de l'armée espagnole de Franco, étaient retranchés dans cette véritable forteresse, mais avec la complicité de quelques gardes, une cinquantaine d'individus bien décidés, armés seulement de poignards, entrèrent clandestinement la nuit du 19 au 20 juillet et, sans faire de bruit, s'emparèrent des armes qui étaient dans les « rateliers », ce qui leur assura une faible résistance en cas de réveil.

Albert MINNING.

# L'amère vérité

*Nous empruntons à la revue mensuelle* Jeunes *ces lignes qui résument d'une façon plaisante l'amère vérité:*

NOUS NE DEFILERONS PLUS

Nous avons défilé le 9 février 1934 contre le coup d'Etat fasciste; le 14 juillet 1935 pour la constitution du Front populaire; en mars 1936 contre les assassins de Blum, le 14 juillet 1936 pour fêter la victoire du Front populaire, en mars 1937 contre la tuerie de Clichy, en mai 1937 pour honorer les morts de la Commune. Nous avons trop défilé, nous ne défilerons plus!

Nous avons été peu; nous avons été nombreux. Nous nous sommes tus; nous avons crié. Nous nous sommes promenés, bras ballants; nous avons brandi des pancartes. Nous avons processionné; nous avons trop processionné, nous ne processionnerons plus!

Nous avons crié: A bas le fascisme! La Rocque au poteau! Et Doriot aussitôt! Nous avons crié: Nationaliser les trusts! A bas les 200 familles! Faire payer les riches! Nous avons crié: Du travail pour les jeunes! Du repos pour les vieux! Socialiser Havas! Le pain, la paix, la liberté! Nous avons trop crié, nous ne crierons plus!

« Ils » nous avaient promis: la banque de la France, le désarmement, la sécurité collective, la lutte contre les banques, la lutte contre les trusts. « Ils » nous avaient promis... Mais qu'importe... « ils » n'ont pas tenu! Nous les avions suivi, nous ne les suivrons plus!

Nous avions confiance en « eux ». Nous les avons portés au pouvoir. Portés, comme la mer porte un navire; et non, comme l'arbre porte ses fruits. L'arbre, le..., vous m'avez compris. Nous ne porterons plus rien, nous ferons nos affaires nous-mêmes.

Nous n'avons pas lutté: pour Moreau ou pour Finaly, pour La Rocque ou pour Doriot, pour Wall Street ou la City, pour le capitalisme financier ou pour le capitalisme industriel. Au contraire, c'est contre tout cela que nous avons marché, et bien marché, on peut le dire! Nous ne marcherons plus!

Nous leur avons repris aux « autres »: la *Marseillaise*, le drapeau tricolore, le 11 novembre, l'Arc de Triomphe, Jeanne d'Arc, et l'armée républicaine. Nous leur avons trop repris, rendons tout et n'en parlons plus.

« Ils » n'ont pas compris, nos chefs, ce que nous, J.E.U.N.E.S., nous exprimions ce qui était, et est encore, dans les masses: une volonté de libération sans précédent, par une société socialiste de l'abondance. « Ils » n'ont pas compris. Comprendront-ils jamais? Et, d'ailleurs, peuvent-ils comprendre?

Quand en nous bouillonnait, soudain, quelque chose, quelque chose qu'il nous fallait exhaler, on organisait un défilé, histoire de limiter les dégâts. Une soupape de sûreté, en somme. C'est fini, nous ne défilerons plus!

Nous avons fait tant de défilés, nous avons été tant, et tant, à vouloir que ça change! Ça n'a pas changé. Nous ne défilerons plus!

Henri CHARENTE.

Genève — Imprimerie, 24, rue Vieux-Billard

# Pierre Turina

Notre camarade Pierre Turina, né à Gênes, le 21 avril 1854, vient de décéder à Genève, le 7 juillet courant. La mort ne venant pas à lui, il alla vers elle, n'ayant plus de forces suffisantes pour une vie qui vaille la peine d'être vécue.

Avec lui, c'est un vieux lutteur qui disparaît, l'un des derniers survivants des camarades des années cinquante, qui ont eu un sort particulièrement triste : après la guerre de 1870 et la défaite de la Commune de Paris, ils ont connu la guerre mondiale, autrement terrible et longue que celle de 1870, qui avait pourtant paru si effrayante, et vu échouer ou écarter toutes les tentatives révolutionnaires, assurant ainsi le triomphe facile du fascisme dans une large moitié de l'Europe. L'Espagne seulement, grâce à l'anarchisme, a su se dresser contre le fascisme, mais le prolétariat mondial l'ayant trop faiblement secourue son sort inspire toujours plus d'inquiétude.

Turina avait appartenu à la fraction antimarxiste de la Première Internationale et demeura inébranlablement fidèle à l'anarchisme, au cours d'une vie de militant de plus de soixante ans. Il assista à l'agonie du mouvement ouvrier avec la disparition de la Première Internationale, mais ses jeunes militants ne devaient pas tarder à lui redonner une vie nouvelle. Malheureusement, Espagne à part, ce fut la conception légalitaire et parlementaire qui eut le dessus agrémentée d'une sorte de fatalisme marxiste qui voyait dans l'évolution économique même l'aboutissement certain du socialisme.

Turina a sans doute collaboré par son travail typographique gratuit et par ses souscriptions à la publication de plus d'un de ces dizaines de journaux italiens à la vie presque toujours fort brève, et dont Nettlau nous a donné une liste à peu près complète.

Il n'aimait pas parler de lui et de son passé, c'est pourquoi bien que fixé à Genève depuis une quarantaine d'années, sauf de très courtes absences, nous ne saurions donner des détails précis sur sa vie. Nous savons simplement qu'il se trouvait à Rome, à la manifestation du Premier Mai 1890, où Cipriani, Palla et d'autres, ayant engagé la foule à se préparer à la Révolution, armée et police intervinrent et firent de nombreuses arrestations. Le sang coula aussi.

Plus tard, il fut déporté aux îles, à ce domicile forcé (*domicilio coatto*). qui, supprimé par la suite, devait être rétabli par Mussolini, afin de se défaire de milliers d'hommes auxquels nul délit précis ne peut être reproché, mais qui sont considérés à tort ou à raison comme suspects.

En Suisse, Turina, continua à s'intéresser à notre propagande et à notre action, si bien qu'il figure dans le Répertoire des signalements, comme dénoncé par le Ministère public fédéral aux mois de mars et d'octobre 1908. Il n'avait pas l'optimisme inébranlable d'un Malatesta qui, peu de jours avant sa mort nous écrivait :

*Franchement lorsqu'on a tant rêvé et espéré, c'est douloureux de mourir dans les conditions où peut-être je mourrai, à la veille peut-être d'événements attendus. Mais qu'y faire? Peut-être ne me reste-t-il plus qu'à attendre la fin ayant devant les yeux l'image de ceux qui m'ont tant aimé et que j'ai tant aimés aussi.*

Cet espoir admirable de Malatesta, jamais démenti, d'être quand même à la veille d'événements insurrectionnels, a fini par manquer à notre camarade Turina, qui s'en est allé après une longue vie exemplaire de dévouement et de désintéressement, consacrée entièrement à la cause du travail et des travailleurs, comprise dans sa plus haute acception: l'anarchie.

## Interdiction rapportée.

*La Suisse*, interdite d'abord en France, y est de nouveau admise. Disons avant tout que nous sommes contre toute interdiction. Ce sont les travailleurs eux-mêmes qui devraient, tout naturellement, s'interdire d'acheter les journaux qui les diffament et combattent leurs droits et revendications. La presse deviendra honnête le jour où ses lecteurs le lui imposeront, tout en admettant les divergences et les luttes d'opinions.

L'interdiction de *La Suisse* fut probablement une concession à ces Messieurs de *l'Humanité*, qui peuvent tout de même exercer une certaine pression sur le ministère français. C'était la riposte à l'interdiction de *l'Humanité* en Suisse. Or, riposter par une même mesure, sauf en cas de guerre déclarée où la parité sinon la supériorité d'armes est indispensable à la victoire, c'est en somme reconnaître légitime la dite mesure. Faire du fascisme pour combattre le fascisme est très dangereux, de même qu'opposer à la dictature bourgeoise la dictature soi-disant prolétarienne. En effet, une même mentalité est créée qui peut servir indifféremment à n'importe quel groupe d'exploiteurs de la crédulité populaire.

Donc, invoquons la liberté de la presse pour tout le monde, d'autant plus que chacun, du moins en Suisse et en France, reste libre d'acheter ou de ne pas acheter un journal, à peu d'exceptions près.

## Au „Canard enchaîné".

Les remarquables articles de Galtier-Boissière, publiés par ce journal, n'ayant pas eu l'heur de plaire aux staliniens, *l'Humanité* l'attaqua violemment et prit à partie la direction et l'administration aussi.

Galtier-Boissière s'adressa alors au directeur du *Canard*. Celui-ci l'assura qu'il n'obtempérerait pas à une sommation aussi insolite et que son papier passerait comme d'habitude. Mais voici ce qui arriva:

*Mon cher Directeur,*

*Je vous ai signalé qu'un paragraphe important de mon dernier article avait... sauté: il relatait les menées staliniennes en Espagne et le procès de « trahison » que les communistes montent à Valence contre les militants révolutionnaires sur le modèle des sinistres parodies de justice de Moscou. La suppression — exécutée sans avis — de ce passage dénaturait totalement le sens de mon papier.*

*Ce procédé oblique me paraissant indigne de vous, j'ai voulu attribuer l'échoppage à quelque excès de zèle d'un de vos collaborateurs staliniens et je vous ai proposé de rétablir le passage « caviardé » dans le numéro suivant. Vous ne m'avez fait l'honneur d'aucune réponse.*

*Dans ces conditions, je suis bien obligé — à mon grand regret — d'établir un rapprochement entre la censure que vous prétendez m'imposer et la sommation que vous fit la semaine dernière* l'Humanité *de me mettre à la porte... sinon à la raison.*

*Quand on répugne à congédier par ordre un collaborateur, le coup est classique dans la presse: l'obliger moralement à se soumettre ou à se démettre.*

*Je ne me soumettrai pas. Décidé à n'accepter jamais ni censure ni consignes, je dis donc adieu au* Canard, *non sans vous remercier personnellement de l'audience que vous m'aviez ménagée auprès d'un public très sympathique.*

*Croyez-moi votre dévoué.*

Jean GALTIER-BOISSIERE,
*Directeur du* Crapouillot.

Ainsi, même la presse d'avant-garde a des fils à la patte et en est réduite à de telles vilenies. Bien entendu, *l'Humanité* s'empressa d'exprimer le lendemain sa satisfaction du départ de Galtier-Boissière.

## Précisons.

Nous trouvons dans *Le Travail* cette étrange note de rédaction:

*C'est dans les petites choses que se manifestent le mieux certains sentiments intimes. Le journal fasciste* La Suisse *paraît être plus près du cœur de la diplomatie française et de son chef, M. Delbos (à moins que le chef soit M. Léger) que les journaux communistes français dont l'entrée en Suisse demeure rigoureusement interdite.*

*Il est vrai que la presse communiste française soutient la politique du Front populaire, grâce à laquelle les radicaux se trouvent à la tête du gouvernement français, tandis que* La Suisse *s'emploie à fond en faveur de la politique philofasciste, donc antidémocratique et anti Front populaire.*

*Il est évident que nous ne comprenons rien aux subtilités de la diplomatie. Mais ils se comptent par centaines de milliers et par millions, dans les rangs de la classe travailleuse, ceux qui jugent ces choses comme nous. Et dans ces milieux pénètre toujours plus profondément la conviction que plus que jamais les travailleurs ne doivent compter que sur eux-mêmes, et que plus vite ils se seront débarrassés de la diplomatie qui dirige actuellement l'Europe, pour son malheur, mieux cela vaudra.*

Bravo! pour la condamnation nette de la diplomatie et l'invitation aux travailleurs à ne compter que sur eux-mêmes. Mais la diplomatie de M. Delbos est celle dont M. Blum a revendiqué toute la responsabilité, et la diplomatie de M. Blum est à son tour celle du Front populaire. Et alors? Gâchis et incohérence! voilà tout.

## Exploits polaires.

Nous avons admiré aussi les grands exploits accomplis au pôle par l'aviation russe; mais comment s'empêcher de penser que tout cela aurait pu être différé de quelques mois sans nul inconvénient et qu'une cinquantaine d'avions envoyés sur le front de Biscaye auraient autrement bien servi la cause de la liberté et de la paix? Aucune lutte décisive n'était engagée au pôle, aucune de ces batailles qui peuvent décider pour de longues années du sort de l'humanité. Aussi tous les records du monde et même des résultats scientifiques n'ont-ils guère soulevé d'enthousiasme. C'eût été autre chose, une bataille livrée et gagnée dans le ciel de Bilbao contre les assassins de Guernika et de tant d'autres localités. Les Etats fascistes sont prêts pour leur cause infâme à bien d'autres sacrifices que « la patrie des travailleurs ». L'Italie et l'Allemagne ruinées auront donné pour Franco infiniment plus que la prospère U.R.S.S. pour l'Espagne républicaine.

Ce sont là des constatations à faire pour bien juger d'une situation toujours plus grave.

# Errico Malatesta

*C'est déjà le cinquème anniversaire de la mort (22 juillet 1932) de notre inoubliable camarade Malatesta. Combien nous regrettons son absence en ce moment où la théorie anarchiste ayant en Espagne commencé à passer dans les faits, quelque peu contradictoirement comme c'était inévitable, il eût fallu un homme d'une rare fermeté de principes, mais aussi d'une large compréhension de toutes les réalités, pour porter des jugements d'où toute passion moins que noble était exclue. Il aurait sans doute évité ou redressé plus d'une erreur, trouvé parfois la plus simple des solutions là où d'autres aperçoivent des obstacles insurmontables, conseillé la plus équitable des transanctions, les meilleures bases d'union et de collaboration. Hélas! ce sont de vains regrets que nous exprimons là. Les écrits de Malatesta heureusement demeurent et nous republions son admirable article* Vers l'Anarchie *et l'un de ses jugements les plus pénétrants sur le fascisme et ses causes.*

### Vers l'anarchie.

Il est assez coutume de croire que par le fait que nous nous disons révolutionnaires, nous entendons que l'avènement de l'anarchie doive se produire d'un seul coup, comme conséquence immédiate d'une insurection, qui abattrait violemment tout ce qui existe et substituerait à cela des institutions vraiment nouvelles. A dire vrai, il ne manque pas de camarades qui conçoivent la *révolution de telle façon.*

Ce malentendu explique pourquoi parmi nos adversaires beaucoup croient, de bonne foi, que l'anarchie est une chose impossible; et cela explique aussi pourquoi certains camarades, voyant que l'anarchie ne peut venir soudainement, étant donné les conditions morales actuelles de la foule, vivent entre un dogmatisme qui les met en dehors de la vie réelle et un opportunisme qui leur fait pratiquement oublier qu'ils sont anarchistes et, qu'en cette qualité, ils doivent combattre pour l'anarchie.

Maintenant il est certain que le triomphe de l'anarchie ne peut être l'effet d'un miracle, pas plus qu'il ne peut se produire en dépit, en contradiction de la loi de l'évolution: que rien n'arrive sans cause suffisante, que rien ne peut se faire si la force nécessaire manque.

Si nous voulions substituer un gouvernement à un autre, c'est-à-dire imposer notre volonté aux autres, il suffirait, pour cela, d'acquérir la force matérielle indispensable pour abattre les oppresseurs et nous mettre à leur place.

Mais au contraire, nous voulons l'*Anarchie*, soit une société fondée sur l'accord libre et volontaire, dans laquelle personne ne puisse imposer sa volonté à autrui, où tous puissent faire comme ils l'entendent et concourir volontairement au bien-être général. Son triomphe ne sera définitif, universel que lorsque tous les hommes ne voudront plus être commandés, ni commander à d'autres et auront compris les avantages de la solidarité pour savoir organiser un système social dans lequel il n'y aura plus trace de violence et de cœrcition.

D'autre part comme la conscience, la volonté, la capacité augmentent graduellement et ne peuvent trouver l'occasion et les moyens de se développer que dans la transformation graduelle du milieu et dans la réalisation des volontés au fur et à mesure qu'elles se forment et deviennent impérieuses, de même l'anarchie ne s'instaurera que peu à peu pour s'intensifier et s'élargir toujours plus.

Il ne s'agit donc pas d'arriver à l'anarchie aujourd'hui ou demain ou dans dix siècles, mais de s'acheminer vers l'anarchie aujourd'hui, demain et toujours.

L'anarchie est l'abolition du vol et de l'oppression de l'homme par l'homme, c'est-à-dire l'abolition de la propriété individuelle et du gouvernement. L'anarchie est la destruction de la misère, des superstitions et de la haine. Donc, chaque coup porté aux institutions de la propriété individuelle et du gouvernement, est un pas vers l'anarchie, de même que chaque mensonge dévoilé, chaque parcelle d'activité humaine soustraite au contrôle de l'autorité, chaque effort tendant à élever la conscience populaire et à augmenter l'esprit de solidarité et d'initiative ainsi qu'à égaliser les conditions. Le problème réside dans le fait de savoir choisir la voie qui réellement nous rapproche de la réalisation de notre idéal et de ne pas confondre les vrais progrès avec ces réformes hypocrites, qui, sous prétexte d'améliorations immédiates, tendent à distraire le peuple de la lutte contre l'autorité et le capitalisme, à paralyser son action et à lui laisser espérer que quelque chose peut être obtenu de la bonté des patrons et des gouvernements. Le problème est de savoir employer la part de forces que nous avons et que nous acquérons de la façon la plus économique et la plus utile à notre but. Aujourd'hui dans chaque pays il y a un gouvernement qui, par la force brutale, impose la loi à tous, nous contraint tous à nous laisser exploiter et à maintenir, que cela nous plaise ou non, les institutions existantes, à empêcher que les minorités puissent mettre en action leurs idées et que l'organisation sociale en général puisse se modifier suivant les variations de l'opinion publique. Le cours régulier pacifique de l'évolution est arrêté par la violence et c'est par la violence qu'il faudra lui ouvrir la route. C'est pour cela que nous voulons la révolution violente aujourd'hui et que nous la voudrons toujours ainsi, aussi longtemps que l'on voudra imposer à quelqu'un par la force une chose contraire à sa volonté. La violence gouvernementale supprimée, notre violence n'aurait plus sa raison d'être.

Nous ne pouvons pour le moment abattre le gouvernement existant, peut-être ne pourrons-nous pas empêcher demain que sur les ruines du gouvernement actuel, un autre ne surgisse; mais cela ne nous empêche pas aujourd'hui, de même que cela ne nous empêchera pas demain de combattre n'importe quel gouvernement, en refusant de nous soumettre à la loi chaque fois que cela nous est possible et d'opposer la force à la force.

Chaque fois que l'autorité est amoindrie, chaque fois qu'une plus grande somme de liberté est conquise et non mendiée, c'est un progrès vers l'anarchie. Il en est de même chaque fois aussi que nous considérons le gouvernement comme un ennemi avec lequel il ne faut jamais faire trève, après nous être bien convaincus que la diminution des maux engendrés par lui n'est possible que par la diminution de ses attributions et de sa force et non dans l'augmentation du nombre des gouvernants ou par le fait de les faire élire par les gouvernés eux-mêmes.

Par gouvernement nous entendons tout homme ou groupement d'individus, dans l'Etat, les Conseils, la Municipalité ou l'association, ayant le droit de faire la loi ou de l'imposer à ceux à qui elle ne plaît pas.

Nous ne pouvons pour le moment abolir la propriété individuelle, nous ne pouvons pour l'instant disposer des moyens de production nécessaires pour travailler librement; peut-être ne le pourrons-nous pas encore lors d'un prochain mouvement insurrectionnel; mais cela ne nous empêche pas aujourd'hui déjà, comme cela ne nous empêchera pas demain, de combattre continuellement le capitalisme. Chaque victoire, si minime soit-elle, des travailleurs sur le patronat, chaque effort contre l'exploitation, chaque parcelle de richesse soustraite aux propriétaires et mise à la disposition de tous, sera un progrès, un pas sur la voie de l'anarchie comme chaque fait tendant à augmenter les exigences des ouvriers et à donner plus d'activité à la lutte, toutes les fois que nous pourrons envisager ce que nous aurons gagné, comme une victoire sur l'ennemi et non comme une concession dont nous devrions être reconnaissants, toutes les fois que nous affirmerons notre volonté d'enlever par la force, aux propriétaires les moyens que, protégés par le gouvernement, ils ont enlevés aux travailleurs.

Le droit de la force disparu de la société humaine, les moyens de production mis à la disposition de ceux qui veulent produire, le reste sera le résultat de l'évolution pacifique.

L'anarchie ne serait pas encore réalisée ou elle ne le serait que pour ceux qui la veulent et seulement pour les choses où le concours des non anarchistes n'est pas indispensable. Elle s'étendra ainsi gagnant peu à peu les hommes et les choses, jusqu'à ce qu'elle embrasse toute l'humanité et toutes les manifestations de la vie.

Une fois le gouvernement disparu, avec toutes les institutions nuisibles qu'il protège, une fois la liberté conquise pour tous ainsi que le droit aux instruments de travail, sans lequel la liberté est un mensonge, nous n'entendons détruire toutes choses qu'au fur et à mesure que nous pourrons en substituer d'autres.

Par exemple: le service de ravitaillement est mal fait dans la société actuelle, il s'effectue d'une façon anormale avec un grand gaspillage de force et de matériel et seulement en vue des intérêts des capitalistes; mais en somme de quelque façon que s'opère la consommation, il serait absurde de vouloir désorganiser ce service, si nous ne sommes pas en mesure d'assurer l'alimentation du peuple plus logiquement et plus équitablement.

Il existe un service des postes, nous avons mille critiques à en faire, mais pour l'instant nous nous en servons pour envoyer nos lettre ou pour en recevoir, supportons-le donc comme il est tant que nous n'aurons pu le corriger.

Il y a des écoles, hélas! combien mauvaises, pourtant nous ne voudrions pas que nos fils restassent sans apprendre à lire ni à écrire, en attendant que nous ayions pu organiser des écoles modèles suffisantes pour tous.

Par là nous voyons que pour instaurer l'anarchie il ne suffit pas d'avoir la force matérielle pour faire la révolution, mais il importe aussi que les travailleurs associés selon les diverses branches de production, soient en mesure d'assurer par eux-mêmes le fonctionnement de la vie sociale sans le secours des capitalistes et du gouvernement.

On peut constater de même que les idées anarchistes, loin d'être en contradiction avec les lois de l'évolution basée sur la science, comme le prétendent les socialistes scientifiques, sont des conceptions qui s'adaptent parfaitement à elles: c'est le système expérimental transporté du terrain des recherches dans le champ des réalisations sociales.

### A quoi devons-nous le fascisme?

La raison fondamentale pour laquelle le fascisme a pu triompher et continue encore à sévir, c'est qu'il a manqué — et non seulement parmi ceux se disant communistes — la révolte morale contre l'abus de la force brutale, contre le mépris de la liberté et de la dignité humaine, qui sont la caractérisque du mouvement fasciste.

Trop de monde, même parmi les victimes, ont pensé: Nous ferions de même si nous en avions la force! Et naturellement beaucoup de ceux qui ont pensé ainsi se sont sentis attirés du côté où était, ou semblait être, la force.

Mais alors, si les communistes triomphaient, quelle différence aurions-nous avec le fascisme?

Les mêmes violents, les mêmes apaches, qui maintenant frappent, et brûlent et tuent au nom de la grande Italie accoureraient dans les rangs des communistes et frapperaient, brûleraient, tueraient au nom du prolétariat.

La révolution devra être faite au nom de la justice, de la liberté, de la solidarité humaine et poursuivie avec des méthodes s'inspirant de la justice, de la liberté et de la solidarité. Autrement nous ne ferons que tomber d'une tyrannie dans une autre.

---

### Emancipation des travailleurs par les travaux forcés.

Moscou, 15 juillet. — L'agence Tass communique:

En relation de l'achèvement de la construction du canal de la Moskva à la Volga, terminé dans les délais impartis par le gouvernement, et avec son ouverture à la navigation, le Comité exécutif central et le commissariat du peuple de l'U.R.S.S. ont décidé de récompenser par des primes et des cadeaux tous ceux qui se sont distingués dans ce travail, d'accorder une distinction spéciale au constructeur, de libérer avant terme 55,000 prisonniers qui ont bien travaillé et de charger le Conseil central des syndicats de prendre des mesures pour leur procurer rapidement du travail. A leur libération, ils doivent recevoir des bons de transport et de l'argent. Les anciens condamnés qui sont demeurés volontairement au travail du canal et se sont distingués par leur assiduité bénéficieront de l'effacement de leur condamnation au casier judiciaire. En outre, le Comité exécutif central a remis des décorations soviétiques à 404 ouvriers, ingénieurs et techniciens pour les mérites particuliers qu'ils se sont acquis dans la construction du canal.

—

La presse publie la dépêche ci-dessus sans nul commentaire et pourtant il vaut la peine de s'y arrêter, ne fût-ce que pour le chiffre de 55,000 prisonniers libérés. Comme il est à peu près certain qu'ils ne représentent qu'une petite minorité des malheureux qui ont travaillé dans les conditions les plus dures à l'une de ces grandes œuvres auxquelles toutes les tyrannies se plaisent, le chiffre des condamnés dans la « patrie des travailleurs » paraît être vraiment énorme. Au temps du tsarisme, il y eut des enquêtes retentissantes sur les prisonniers et les déportés russes, mais aujourd'hui cela ne paraît plus intéresser personne. Il est vrai qu'aujourd'hui un enquêteur serait vite repéré, traité d'espion et fusillé.

Nos bolchevistes prétendent que le régime russe jouit d'une popularité sans pareille, a pour lui la presque totalité de la population, et a néanmoins besoin des répressions les plus massives et les plus sanglantes. Il n'y a pas que l'Eglise pour exiger de croire aux mystères!

### Histoire d'un cardiaque.

Un cardiaque s'étant mêlé à une manifestation de la rue, il tomba foudroyé par son mal, incident qui arrive même à ceux qui évitent toute imprudence. S'il se fût agi d'un pauvre diable d'ouvrier, la chose n'eût été relatée que par une demi-douzaine de lignes par la presse. Mais il s'agissait d'un médecin et d'un médecin fasciste par surcroît, voulant « vivre dangereusement », selon le mot de M. Mussolini, qui, lui, toutefois se garde et se fait garder très prudemment.

Il y eut de grandes arrestations, grande enquête et grand procès et le tout se termina par un bon nombre de condamnations à la prison et à l'amende. Ces sacrés fascistes, qui n'ont pas le cœur à la bonne place, finissent tout de même par coûter un peu trop cher, si le hasard veut qu'ils ne meurent pas dans leur lit.

# Avec nos frères de la C.N.T.-F.A.I.

La réaction capitaliste s'est abattue sur nos malheureux frères anarchistes d'Espagne.

Hélas! si la répression brutale a pris une ampleur considérable, elle fait moins de mal que l'emploi des méthodes pernicieuses qui tendent à jeter le discrédit sur nos organisations de la C.N.T. et de la F.A.I.

Car parallèlement aux assassinats organisés en série, la contrerévolution dirigée par le gouvernement russe a orchestré une savante campagne de dénigrement contre les anarchistes d'Espagne.

Avec l'art exotique qui caractérise la propagande bolcheviste, tous les moyens d'infiltration ont été utilisés avec succès. Les résultats obtenus sont l'étouffement de la sympathie des masses populaires d'Europe à l'égard des héroïques organisations anarchistes d'Espagne et un certain désarroi parmi les ouvriers anarchistes et sympathisants de France et d'ailleurs.

### La couardise populaire.

Les objectifs des anarchistes d'Espagne étaient ceux-ci: *Battre le fascisme — Faire la Révolution.*

Le prolétariat mondial n'ayant pas compris l'importance de l'heure, a regardé battre le fascisme et laissé s'installer *la guerre.*

Le mot d'ordre de la C.N.T.-F.A.I. est devenu: *Faire la guerre et faire la Révolution.*

Mais le prolétariat mondial, plus stupide que jamais, a laissé mener *la guerre* par les gouvernements bourgeois.

Or la guerre, c'est le triomphe du capitalisme, ne l'oublions pas. Dès lors, la Révolution était vaincue et ses promoteurs anarchistes subissent la défaite.

Et aux aveugles qui se félicitent de voir les anarchistes maîtrisés, il faut leur démontrer que ce n'est pas les anarchistes qui sont vaincus, mais que c'est la Révolution de tout un peuple qui est ruinée pour un temps.

### N'accablons pas la C.N.T.-F.A.I.

Nos camarades anarchistes d'Espagne sont vaincus par la contrerévolution, alors que l'Histoire enregistre leur héroïsme.

D'aucuns leur ont fait des reproches véhéments et injustifiés.

Depuis quand est-il déshonorant d'être vaincu, alors que l'on a tout joué, même sa vie, dans la bataille?

La C.N.T. et la F.A.I., qui représentent certainement les aspirations de la majorité du peuple de Catalogne, sont écrasées sous le poids des pressions intérieures (Valence), des intrigues armées et diplomatiques de l'extérieur (Londres, Paris, Moscou), de Franco, n'en parlons que pour mémoire, puisque c'est seulement sur les fronts de l'Aragon défendus par les anarchistes, qu'il n'a jamais avancé, et enfin de la couardise du prolétariat mondial. Et cependant, malgré tout cela, nous voyons nos valeureux compagnons, jouant leur peau sur les fronts comme à l'arrière-garde, continuer à tout tenter pour organiser la vie collective et envisager l'avenir avec sérénité.

Certes, cela n'est pas de l'anarchisme, mais c'est « vers l'anarchie ». Et cela compte pour l'évolution des peuples.

### Ils n'ont pas démérité.

Nos camarades anarchistes d'Espagne ont fait et continuent à faire tout leur possible.

Leurs actes n'ont pas toujours été en concordance avec la doctrine? Certes! Mais qui prétendrait ne pas faire d'erreur dans le chaos d'un monde séculaire qui disparaît, où tout est enchevêtré?

Les nôtres de là-bas font ce qu'ils peuvent. Que ceux de par ici fassent également leur part. Et s'ils s'aperçoivent ne pouvoir faire selon leurs désirs, qu'ils veuillent bien comprendre qu'en Espagne il en est de même, et qu'ils modèrent leurs propos acerbes.

Nous avons été quelques-uns à ne pas tomber dans l'enthousiasme du début, lorsque la C.N.T.-F.A.I. était auréolée de la gloire d'avoir fait échouer le fascisme en Espagne. Et cela tout simplement parce que nous possédons quelques rudiments d'Histoire.

Nous savons aujourd'hui mettre une sourdine à nos griefs de doctrine, comme nous l'avons fait pour nos joies. Et aujourd'hui, nous défendons des hommes qui ne parlent pas d'avoir réalisé l'idéal de l'anarchie, mais qui se battent pour la doctrine et l'acheminement vers l'Idéal.

Que chacun se dise bien que les nôtres en Espagne ne réussiront dans leur tâche en réalisant ce que nous n'avons pas fait, que dans la mesure où nous ferons notre part, avec tous les risques que cela peut comporter.

Et la meilleure façon de nous entr'aider dans cette tâce, *c'est que chacun turbine*, selon ses moyens, ses forces et son milieu. Ce faisant, chacun acquerra les aptitudes qui ont manqué en Espagne, et les difficultés leur donneront plus de compréhension.

Lucien TRONCHET.

# Fédération Anarchiste Romande

# LA RÉVOLUTION ESPAGNOLE

## 19 JUILLET 1936

Travailleurs,

Quoi qu'il arrive, cette date restera l'une des plus glorieuses de l'histoire révolutionnaire et de l'anarchisme. Ce jour-là, un peuple presque désarmé sut, par son action directe et foudroyante, vaincre une armée et passer sans désemparer à la réalisation, certes imparfaite, du socialisme. Jamais les opprimés n'avaient agi avec plus de promptitude, de vigueur et de clairvoyance, entraînés par l'avant-garde anarchiste de la C.N.T. et de la F.A.I., à laquelle surtout revient le mérite de la victoire.

Une alliance spontanée de toutes les forces populaires s'était réalisée, mais la basse politique, les intrigues diplomatiques et la guerre italo-allemande à la République espagnole ne lui ont pas permis de durer et ont favorisé une sourde et criminelle contre-révolution de tous les éléments bourgeois, ralliés par le Parti soi-disant communiste, qui déjà au commencement d'août 1936, réunissait les représentants de la presse bourgeoise à Madrid pour leur déclarer, par la bouche de Juan Hernandez, ne vouloir qu'une *république démocratico-bourgeoise, qui mettrait les anarchistes à la raison.*

Ce programme vient de trouver un commencement d'exécution. Après la provocation communiste à Barcelone, la répression poursuivie à trève conclue, les assassinats impunis de militants anarchistes, les attaques aux collectivités paysannes et industrielles, la démission imposée à Caballero par le même Hernandez, le maître du nouveau gouvernement Negrin, la contre-révolution s'affirme jour après jour en Espagne. Elle paraît s'être flattée d'obtenir l'appui des démocraties, mais France et Angleterre viennent de déclarer une fois de plus qu'elles n'entendent pas intervenir dans la guerre déclarée à l'Espagne par Hitler et Mussolini, qui peuvent ainsi continuer à la poursuivre librement comme par le passé.

Travailleurs,

Aujourd'hui le peuple espagnol n'est plus uni que par une lutte à mort, car la victoire fasciste signifierait, comme elle l'a déjà signifié, un épouvantable massacre. Plus d'enthousiasme ni au front ni à l'arrière ; mais une morne résignation à de terribles nécessités. L'un de nos camarades, Victor Ortore, qui devait tomber quelques jours plus tard sur le front de Huesca, nous écrivait :

> *Nous avons ici deux guerres parallèles. La première est celle faite au fascisme. La seconde est celle que tous nos adversaires nous font à base de manœuvres louches et de calomnies. La situation des camarades ibériques est simplement tragique. Ils doivent combattre l'ennemi commun et se garder des alliés. Ils sont épiés et attaqués de toutes parts. Leurs paroles sont mal interprétées et tous se font un devoir de contrecarrer par tous les moyens leur action. Socialistes et communistes en sont venus à renier en fait les postulats du socialisme, afin de ne pas se solidariser avec les anarchistes et les isoler.*

Cela était écrit le 24 mars, plus d'un mois avant les tragiques journées de mai de Barcelone et sert à les expliquer. Depuis lors la situation n'a fait que s'aggraver. Nos camarades gardent malgré tout une sérénité admirable, mais nous ne saurions plus nous associer à leurs persécuteurs ni à ceux qui les approuvent.

Nous tenons à protester aussi pour la dissolution du P.O.U.M. et l'emprisonnement de ses militants. C'est un parti marxiste qui nous a combattus et dont nous repoussons le programme, mais qui a fourni les meilleures preuves de dévouement à la cause antifasciste. Nous ne saurions que protester pour les calomnies et les faux avec lesquels les staliniens s'acharnent contre lui.

Le 19 juillet, le peuple avait sauvé un gouvernement qui venait de le conduire à sa perte, une république qui même en dehors du *biennio nero* (1934-35) avait persécuté ouvriers et paysans, en s'appuyant sur les forces de l'ancien régime. Cette république vient d'être restaurée à Valence et à Barcelone et s'acharne à détruire l'œuvre de la révolution du 19 juillet. Nous restons aux côtés des travailleurs contre la tourbe des politiciens dont une partie s'étant absentés à l'heure du danger sont rentrés en Espagne à la suite des événements de mai, cependant que nos camarades, même échappés au contrôle, sont refoulés à la frontière par les anciens policiers, dont plusieurs ont déjà passé à Franco, après avoir remplacé les hommes de la C.N.T. et de la F.A.I. assassinés par eux.

Travailleurs,

L'œuvre la plus tragique de division a été poursuivie sous prétexte d'une unité de commandement. Il nous est pénible de la dénoncer à l'heure où l'Espagne se sent le plus menacée et traverse peut-être sa crise suprême, mais il faut que les responsabilités soient nettement établies.

1° Responsabilité du Front populaire français, rompant les relations normales avec l'Espagne, et violant le covenant de la S. d. N. aussi bien que le droit international ;

2° Responsabilité des Internationales syndicales, socialiste et communiste, n'engageant aucune action contre la farce tragique de la non-intervention et la sanctionnant même par des votes parlementaires et des congrès ;

3° Responsabilité de l'U.R.S.S. s'associant entièrement trois mois durant au Comité de Londres pour juguler l'Espagne et ne prêtant qu'une aide équivoque et contradictoire, destinée surtout à perdre la Révolution plutôt qu'à gagner la guerre ;

4° Responsabilité du Parti labouriste anglais pour n'avoir pas dénoncé et combattu l'œuvre perfide de ses gouvernants, qui ont fini par proclamer n'être solidaires en rien avec l'Espagne républicaine, membre pourtant de la S. d. N. ;

5° Responsabilité des Etats français et anglais déclarant avoir voulu servir ainsi la paix, cependant qu'ils lançaient de formidables emprunts de guerre, qui, en France du moins, ont contribué à provoquer une crise financière.

6° Responsabilité de la S. d. N. pour laquelle son Pacte a été une fois de plus un chiffon de papier.

La guerre infâme de Mussolini et Hitler à l'Espagne n'a été rendue possible que par toutes les complicités que nous venons de dénoncer, voilà ce qu'il importait de bien établir.

Nous ne voulons pas célébrer le glorieux anniversaire du 19 juillet 1936 dans une atmosphère d'équivoque, de mensonge et de trahison. C'est en nous élevant au-dessus d'elle que nous évoquons tous les héros tombés en Espagne, tous les combattants d'hier et d'aujourd'hui, tous ceux qui ont cru et veulent lutter pour une grande transformation sociale, pour un régime de justice et de liberté, pour un monde nouveau affranchi de toute oppression et exploitation. La guerre espagnole n'a de sens universel que si elle est une guerre révolutionnaire, la guerre d'une humanité nouvelle. En faire une guerre d'indépendance, pis encore une guerre pour des buts impérialistes d'autres Etats, c'est la rapetisser, c'est préparer même avec la victoire la terrible déception qui a suivi la guerre mondiale, faite pourtant aussi pour la démocratie, le droit et la liberté !

La Révolution n'est pas encore vaincue ; nous espérons toujours qu'elle ne le sera pas. Ce n'est pas en la reniant, mais en y aidant que le Travail triomphera du fascisme sanglant.

En ce jour où nos camarades de la C.N.T. et de la F.A.I. sont entrés à jamais dans l'histoire, nous leur adressons un salut fraternel et reconnaissant.

Vive la Révolution espagnole ouvrant la voie à l'émancipation intégrale des Travailleurs !

*Pour la Fédération Anarchiste Romande :*
L. BERTONI. — Lucien TRONCHET.

## Triste conclusion

*Afin de ne pas être accusés de nous en prendre à tort aux socialistes, donnons cette conclusion d'un article d'Emile Vandervelde, l'un des hommes les plus en vue du socialisme international:*

M. Mussolini a-t-il dépassé la mesure dans cet article ou à la face du monde entier, il découvrait, avec une insolence sans égale, les plans de conquête fasciste dont il poursuit l'exécution?

Lisez-le, ou relisez-le, gens naïfs, qui croyez encore à la possibilité d'un concert des puissances pour pratiquer en Espagne une politique de neutralité, qui, elle-même d'ailleurs, ne serait pas défendable en principe :

*La crise sera définitivement résolue le jour où, les dernières résistances des Basques ayant été brisées, le général Franco pourra porter sur le front central tout le poids de ses forces aguerries et galvanisées par la victoire. Ce sera, comme il arrive souvent, une accélération des temps. La ceinture de Madrid à son tour sera enfoncée, comme l'a été celle, qui paraissait inexpugnable, de Bilbao. Dans la ceinture de Madrid, il y a des troupes démoralisées, une population exténuée par les privations et par les luttes des partis. Dans la littérature pleine de fanfaronnades des rouges, il fut proclamé que l'Espagne serait le tombeau du fascisme. L'hypothèse contraire est désormais plus probable, infiniment plus probable: l'Espagne sera le tombeau du bolchevisme!*

*Dans cette grande lutte qui a mis face à face deux types de civilisation et deux conceptions du monde, l'Italie fasciste n'a pas été neutre: elle a combattu et la victoire sera aussi la sienne.*

Cela suffira-t-il pour que les aveugles volontaires laissent tomber enfin les écailles de leurs yeux, et renoncent, avant qu'il soit trop tard, à un système de neutralité unilatérale, qui est la négation même des droits élémentaires du peuple espagnol à sa légitime défense?

On veut le croire. On veut l'espérer.

Mais, en tout cas, je le dis, avec toute l'énergie d'une convitcion qui ne fléchira pas: si, dans un pays donné, les socialistes, sous l'empire de préoccupations contingentes, pactisaient avec pareil neutralisme, ou se bornaient à des protestations molles contre une politique dont les conséquences funestes apparaissent désormais avec une aveuglante clarté, ils se retrancheraient eux-mêmes, par le fait de la communion du Socialisme International.

—o—

Les écailles ne tomberont pas des yeux, parce qu'il s'agit d'aveugles volontaires. La comédie de Londres continue et les déclarations de M. Blum à Marseille, ne laissent pas de doute qu'il entend continuer a s'y associer.

M. Blum raisonne exactement comme un fasciste français: pour sauver la paix, il n'hésite pas à se retrancher de la communion du socialisme international. L'abandon de l'Espagne va se généraliser et se poursuivre à un rythme accéléré. L'unanimité réalisée sur le projet anglais à Londres en est une preuve.

Que proposent d'ailleurs les socialistes? Ceci:

1. Faire pression sans délai, et par tous les moyens, sur les gouvernements adhérants à la S.d.N. afin qu'en accord avec le Pacte ils aident le gouvernement espagnol à récupérer son indépendance politique et territoriale.

2. Imposer le retour à la liberté de commerce afin que le gouvernement espagnol — dont la légitimité est hors de doute — puisse acquérir les armes nécessaires à la défense de son territoire et de son droit.

3. Etendre les obligations inéquivoques de solidarité envers la cause de l'Espagne républicaine à tous les militants et à toutes les organisations responsables, adhérant aux Internationales.

En résumé, des mesures qui ne signifient comme le projet anglais que des pertes de temps et qui parlementairement, au surplus, n'ont pas la plus lointaine probabilité d'être adoptées. Et les Internationales socialistes ne songent sans doute pas le moins du monde à une action révolutionnaire.

Pendant ce temps, les Etats fascistes qui prennent leurs décisions sans opposition ni discussion à l'intérieur ni à l'extérieur auront tout le temps de gagner la partie.

**Abonnez-vous au „Réveil anarchiste"**

### Le drapeau de l'armée.

Grand émoi dans le monde bourgeois suisse! Ne croyez pas que ce sont les horribles massacres et destructions causés par des aviateurs allemands et italiens en Espagne qui l'ont soulevé. Cela réjouit par contre tous nos bien pensants, hommes d'ordre et frères en Jésus-Christ. Il s'agit d'une chose autrement grave. Ecoutez plutôt:

*On sait que, dans la nouvelle loi d'organisation militaire, on a décidé qu'à l'avenir le drapeau de bataillon serait porté, non plus par des adjudants sous-officiers, mais par de jeunes lieutenants. Cette mesure, que rien ne justifie, a été prise, semble-t-il, uniquement pour imiter ce qui se fait dans d'autres armées, et c'est là, vraiment, une bien piètre raison. Aussi ne faut-il point s'étonner que cette décision ait suscité une légitime émotion et une forte opposition.*

*Depuis plus de cent ans le drapeau est porté dans notre armée par un sous-officier. Le sous-officier suisse n'a pas démérité et rien ne justifie le retrait de cette confiance. En outre, nous estimons dangereux la suppression, sans nécessité absolue, d'une tradition chère à tout un corps de citoyens dévoués à l'armée et au pays.*

Jugez s'il n'y avait pas de quoi s'émouvoir jusqu'au tréfonds de l'âme. Heureusement nous apprenons que le Département militaire fédéral vient de faire machine arrière.

Aux sous-offs les panosses! Bravissimo!